

COLLÈGE CLINIQUE 2006/2007
TRAUMA ET FANTASME
exposé fait à Liège le 21 octobre 2006

L'objet a, bouche trou

Géraldine Philippe

J'ai intégré l'université à une époque de grand remaniement, où bien des enseignants de la Sorbonne, que le Séminaire de Lacan avait réveillé, décidèrent de fonder un projet d'étude sur l'hypothèse qu'un abord scientifique du langage permettrait une étude renouvelée de la polysémie du texte littéraire en le mettant à l'épreuve de la grammaire, de la philologie et de la sémantique.

Le département intitulé « Sciences des textes et documents » était né, donnant une place privilégiée au cours de linguistique de Jean-Claude Milner qui, à cette époque s'intéressait plus particulièrement aux écrits que Jacques Lacan laissaient publier.

Croiser la recherche linguistique avec le texte si difficile de *L'étourdit* qui commence par le fameux « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » où Lacan précise juste à la suite, que « c'est de la logique que le Discours analytique touche au Réel à le rencontrer comme impossible » (Autres Ecrits, page 449), voilà qui nous plongeait au cœur du tournant que Lacan fit prendre à la psychanalyse.

Ma question d'étudiante à l'époque portait sur un point : Pourquoi Freud, pourtant si érudit et faisant partie de ce cercle encore plus restreint des précurseurs de son époque, semble pourtant n'avoir pas été sensible au *Cours de linguistique générale* que Ferdinand de Saussure faisait à l'Ecole pratique des hautes études à Paris, alors qu'il venait suivre à la Salpêtrière les enseignements de Charcot ?

Sans doute l'époque n'est-elle pas propice à relever l'importance de la grammaire dans la langue, car à part un petit groupe d'étudiants fervents qui suit assidûment le cours de Saussure et consigne de façon quasi religieuse les paroles du maître, ce cours, loin de créer l'événement, passe quasiment inaperçu.

rectification : La réponse se trouve dans « La psychanalyse et son enseignement » à partir du haut de la page 447 dans les Ecrits

Par contre, l'enseignement de Lacan est contemporain du nouvel intérêt porté à Saussure ainsi qu'aux travaux du cercle de Prague ; principalement à l'importance accordée par Roman Jakobson, dans ses articles regroupés sous le titre *Essais de linguistique générale*, à la structure grammaticale du langage et il se saisit de cette voie, en la tordant de façon tout à fait intéressante, pour en faire ce qu'il nomme sa *linguisterie*, pour mettre en évidence la prévalence du signifiant sur le signifié et de la barre comme coupure radicale entre les deux.

Certes, les mythes élaborés par Freud, sont une tentative pour rendre compte du Réel, mais ils maintiennent la relation entre le signifié (l'organe) et le signifiant (le pénis), c'est-à-dire la représentation avec le mot qui lui correspondrait, donnant à la barre une valeur d'articulation et non de séparation. C'est ainsi que je m'explique que la question du primat du phallus ait pu être escamotée.

En reprenant l'approche freudienne avec les outils conceptuels que sont le signifiant et la barre entre Sa et Sé, Lacan pose la psychanalyse comme une expérience de Discours et la fait passer du mythe à la structure. Il s'agit là d'une opération qui, non seulement déplace l'accent de l'infini du sens au fini de la logique, mais donne une autre portée aux binaires énoncé/énonciation, vrai/faux, illustré par Lacan, quand il fait remarquer qu'il est toujours délicat d'employer « Je mens » au présent de l'indicatif.

On trouve aussi cette opération de déplacement du symbolique au réel, dans l'écriture poétique, par exemple « La terre est bleue comme une orange » (Paul Eluard) ou encore dans les exercices de *Logique sans peine* que nous propose Lewis Carroll et notamment dans le texte si drôle intitulé *Ce que se dirent Achille et la tortue* (Ed. Laffont, col. Bouquins, tome 2).

Toutes ces formes d'écrits nous indiquent très clairement que l'écriture touche au Réel et comment le sujet, pas sans la grammaire, peut faire sonner le « cristal de la langue » à ce joint du Symbolique et du Réel. Exercice difficile s'il en est, que d'attraper des bouts de Réel avec du Symbolique, c'est-à-dire extraire un savoir articulé, voilà le seul moyen dont dispose la psychanalyse pour atteindre sa finalité : s'y retrouver dans le trou de l'inconscient.

Lacan se sépare aussi de ce que la linguistique se définit comme science du langage car comme toute science, elle ne prend pas en compte, forclôt même, la dimension du sujet. L'opération consistant à faire monter le Sa au-dessus de la barre, veut dire qu'il est premier (au commencement est le Verbe) et du coup cela donne une autre dimension au Réel et je dirai par ricochet au concept même de Sujet. Cela veut dire aussi que le Réel de la psychanalyse se distingue du Réel de la science en ce qu'elle réintroduit le Sujet là où la science l'expulse.

La barre, utilisée comme coupure devient un opérateur logique qui modifie le concept même d'inconscient. Elle a une place tout à fait décisive dans ce qui constitue pour Lacan ce qu'il appelle son retour à Freud (qui est comme vous le savez l'examen minutieux des concepts freudiens pour leur redonner toute leur portée) et ce qu'il dit être au final sa seule invention, à savoir ce qu'il nomme l'objet *a*.

Prenons par exemple un petit jeu auquel s'amusaient les surréalistes. Pour tout dire, c'est René Crevel qui en a eu l'idée le premier, je crois. Il s'agit de décrire un objet avec rien que des mots et de faire deviner à l'auditoire, seulement d'après une description minutieuse, quel est cet objet. Et bien, faites l'essai, il est impossible de trouver l'objet exact en question, même si on en fait une description la plus rigoureuse qui soit. C'est donc la représentation que chacun peut s'en faire qui est mise sur la sellette, en tant qu'elle fait obstacle à deviner l'objet réel.

Ce constat de l'inadéquation du mot à la Chose m'a menée à une autre remarque. Pourquoi cet engouement quasi systématique des adolescents pour les films ou les romans de science fiction ? Parce que seul un objet de fiction coïncide parfaitement avec la fiction signifiante, en tant qu'il réalise l'impossible à dire le tout sur le tout.

On peut supposer que Lacan, contemporain de ces deux courants de pensée que sont le surréalisme et le structuralisme, sans toutefois se reconnaître ni de l'un ni de l'autre, a pu s'inspirer de ces petits exercices, pour penser le sujet de l'inconscient comme effet du langage, donc manquant, puisque tout n'est pas langage.

Il s'agit donc pour Lacan de désigner ce qu'il appelle « les conditions de complémentarité » de ce sujet-manque (à être, à jouir) dans une articulation logique à ce truc, l'objet *a*, hétérogène au langage, autour duquel se déroule la demande. Sans l'objet *a*, - qui n'est pas à référer à la première lettre de l'alphabet mais plutôt au *a* privatif - la notion de sujet reste freudienne ; ce qui est déjà beaucoup, mais pas suffisant pour qu'une analyse trouve le fin mot.

Qu'est-ce que ça a comme conséquence pour la psychanalyse ? Dire que le mot n'est jamais strictement identique à la Chose veut dire que lorsque nous sommes dans le registre du symbolique, nous sommes dans le monde de la relativité, c'est-à-dire du malentendu, de l'équivoque. Autrement dit, l'opération signifiante ne tombe jamais

juste : elle comporte toujours un reste, *a*. C'est sans doute pour cela que Lacan disait ironiquement qu'il était un traumatisé du malentendu, comme nous le sommes tous d'ailleurs plus ou moins, sauf qu'à le repérer ainsi, cela nous donne quelques indices pour nous y retrouver dans la structure.

Une opération logique présente l'avantage d'être en principe plus simple, donc plus lisible. (Dans *L'étourdit*, Lacan définit la logique comme science du Réel) : l'objet, non pas à trouver donc, mais bien à dire, dans la psychanalyse - on peut aussi cet objet le faire équivaloir à l'être du sujet – est-il un réel ou une fiction ? (fiction = ludion logique) De quelle manière est-il articulé au sujet et comment peut-on rendre compte de cette articulation ?

La difficulté, (*in* RSI) c'est qu'à cet objet, on n'y croit pas car nous n'en avons aucune représentation parce que cet objet est un objet de la logique. (1962 - Thomas l'obscur)

Remarquez par parenthèse que la question de la croyance, on la retrouve souvent sous la plume de Lacan. Je ne vais pas en donner toutes les déclinaisons car ce n'est pas notre propos mais je voudrais en donner une qui pourrait nous servir : Lacan nous dit qu'il faut choisir entre croire au Père ou croire à l'inconscient. (Là, il fait référence à l'inconscient tel qu'il le développe dans *Position de l'inconscient*, qu'il différencie de l'inconscient freudien, et dont il fait critère de recrutement pour les analystes).

La définition la plus basique que Lacan nous en donne, c'est que le sujet croit à ce qui pour lui, peut faire sens. C'est pour cela par exemple, que le névrosé croit au symptôme, parce qu'il croit que le symptôme veut dire quelque chose, alors qu'il ne croit pas à l'objet qui, lui, ne dit rien. C'est ainsi que je comprends le déplacement que fait Lacan du roc de la castration à l'objet *a*.

Mais alors comment aborder la question du trauma et du fantasme avec un objet auquel le sujet n'a pas accès par le symbolique, alors que la psychanalyse est une pratique qui utilise exclusivement les lois de la parole et du langage ? Par ce que Lacan a appelé l'éthique du Discours, c'est-à-dire par un forçage logique par l'analysant de son « je n'en veux rien savoir », qui permet d'extraire un Dire de ses dits successifs, qui vient faire poinçon, arrêt du déchiffrement pour chiffrer la jouissance du symptôme. quelquefois bien du temps pour qu'un analysant passe à la logique.

L'acte analytique par exemple, qui ne s'intéresse au fond qu'aux conséquences de ce trauma opère par coupure, scansion, indexe la jouissance. C'est un autre éclairage qui ne contredit pas l'hypothèse d'un trop de jouissance, mais qui nécessite de prendre en compte la perte provoquée par l'entrée dans le langage et surtout, marque la séparation entre le sujet et l'objet.

Freud l'a bien repéré dans le jeu de l'enfant à la bobine, le Fort-Da. Mais c'est Lacan qui le met clairement en formule avec le mathème du fantasme : $\$ \diamond a$. Dans le Séminaire XI (pp.60 & 216) Lacan l'évoque assez joliment comme « un petit quelque chose qui se détache tout en étant encore bien à lui »

Nous voyons donc, en jetant les premières bases pour étudier cette question du trauma et du fantasme, à quel point nous ne pouvons pas nous y repérer convenablement dans la névrose, (parce que dans la psychose, ce n'est pas le fantasme qui est à construire mais la métaphore délirante) sans l'invention de Lacan qui lui fait dire que « le roc, c'est l'objet *a* ».

Repartons de Freud

À son retour de vacances en 1897, Freud écrit à W.Fliess et lui avoue qu'il ne croit plus à sa neurotica, thèse qui lui avait fait avancer que l'origine des névroses est traumatique pour la déplacer, cette cause, sur le fantasme.

D'aucuns disent que c'est à la suite du décès de son père, survenu le 23 novembre 1896. J'ai relu attentivement la correspondance entre 96 et 97 mais rien de ce dont il fait état dans ces lettres ne permet de l'attester explicitement. Cependant, il décrit une période critique, troublée par de nombreux rêves qui le remplissent de doutes concernant sa théorie du refoulement.

Freud mentionne aussi un très long passage à vide pendant lequel il ne peut plus rien écrire ; jusqu'à cette fameuse lettre 69 où il dit avec beaucoup d'humour que bien que pauvre et sans travail, il a retrouvé sa bonne humeur et son dynamisme et où il expose à Fliess les raisons qui lui font déplacer la cause de la névrose du trauma sur le fantasme.

Je crois qu'on peut dire que ce changement de cap dans son élaboration est un franchissement conceptuel chez Freud – un changement de Discours pourrions-nous dire - qui marque le fondement même de la psychanalyse.

Suivons-le, pas à pas. Nous trouvons chez Freud deux définitions du trauma :

1 / C'est une trop forte excitation qui ne trouve pas à se métaboliser dans le psychisme en angoisse ou en libido et qui reste hors sens pour le sujet.

2 / C'est un événement resté hors sens qui ne prendra sa valeur traumatique que dans une signification après-coup, toujours sexuelle, dans la relation signifiante lors d'un second événement dont le sujet ne peut que reconnaître la valeur libidinale, c'est-à-dire dont le sens sexuel s'impose à lui.

Ces deux hypothèses du trauma, loin de se contredire ou même de s'opposer, se complémentent plutôt l'une l'autre. D'ailleurs, Freud lui-même ne récuse pas la première au profit de la seconde.

Mais qu'il s'agisse d'un trop d'excitation ou d'un trop de sens sexuel, l'accent est mis dans les deux hypothèses sur un trop de jouissance que nous pouvons écrire avec Lacan en deux mots : jouis-sens, sens joui.

Et bien que Freud renonce à sa neurotica pour sa théorie du fantasme, ce n'est pas la thèse du trauma qui est abandonnée, mais ce qu'il a crû un moment être à l'origine du trauma, à savoir la séduction, pour de vrai, devrais-je ajouter, comme disent les enfants.

Donc Colette Chouraqui-Sepel, dans son petit texte de présentation des Collèges cliniques pour introduire le thème de cette année a bien raison de souligner le *et* entre trauma et fantasme. Car, si Freud propose sa thèse du fantasme, c'est en tant qu'il fait le pas suivant, c'est-à-dire qu'il propose le fantasme comme une défense contre le trauma.

À partir de la théorie du fantasme, nous ne sommes plus exactement dans une recherche des origines qui rendrait compte de ce point de réel, de cette butée, mais dans une combinatoire signifiante, c'est-à-dire dans une articulation Réel-Symbolique.

Qu'est-ce que ça nous apprend de nouveau sur le trauma ? Qu'au fond, il peut n'être presque rien, c'est-à-dire un élément tout à fait discret, voire même banal. La tuché, cette mauvaise rencontre, n'est pas comme on se l'imagine trop fréquemment un événement forcément marquant dans l'histoire du sujet, donc repérable comme tel, puisque justement, elle est rencontre manquée entre le Réel et le Symbolique. Mais elle est l'index d'une perte sèche – traumatisme nous dit Lacan – qui fait passer le vivant dans le langage, et dont le sujet porte à jamais la marque, indélébile.

Donc, si le trauma peut se lire, c'est-à-dire si on peut en trouver les coordonnées, ça ne peut être que rétroactivement et en corrélation avec la construction du fantasme (ou de la métaphore délirante quand il s'agit de psychose) .

Pour ma part, j'aurais tendance à dire que le trauma est moins difficile à repérer dans la psychose que dans la névrose, à cause de la forclusion c'est-à-dire de l'impossible recours au Sa phallique (métaphore paternelle, NDP). C'est un point qu'on pourra peut être discuter.

Le fantasme freudien présente un avantage de lisibilité, je dirais, que le trauma n'a pas. Dans l'exemple donné par Freud dans le texte « Un enfant est battu » (*in* Névrose, psychose et perversion, pp.219 à 243), il s'agit clairement d'une défense, un habillage, pour être plus précis, dans le sens où il opacifie (il écrante dit Lacan, en jouant de l'équivoque de l'écran et du ciseau) tout en phallicisant la place que vient occuper le sujet auprès du père.

Car l'enfant battu n'est pas lui. Non seulement le châtiment n'est pas désagréable pour lui car ce n'est pas lui que le père bat, mais il est même agréable à regarder, car c'est un autre que le Père humilie en le battant. Ce qui lui permet d'en conclure qu'il est aimé du père. C'est de ce point-là que le sujet s'assure et qu'il en fait le lieu d'où il prend son assurance.

L'amour du Père implique l'amour pour le Père en retour. C'est quelque chose qui a l'air d'aller de soi depuis si longtemps que je me suis interrogée sur le fondement de cet amour. Je crois qu'on peut donner un élément de réponse justement à partir de la question du trauma.

Le sujet s'assure d'une garantie auprès du Père pour recouvrir l'imposture du Sa idéal qui l'a aboli comme sujet dans le temps du trauma. Vous remarquerez au passage, que ce montage nécessite d'y introduire le regard comme objet, en tiers, tout comme la Loi phallique est instaurée entre le désir de la mère et l'enfant.

Donc, cette scène du fantasme procure au sujet qui regarde une satisfaction là où, dans une autre scène, cela avait pu être un point d'insupportable. Il s'agit donc d'un retournement de la place qu'occupe le sujet dans sa relation à l'Autre et par conséquent de la place qu'il s'octroie à lui-même. C'est cette combinatoire qui devient la réalité psychique sur laquelle le sujet s'appuie et qui lui procure une stabilisation de Jouissance.

Dans le Séminaire sur la Logique du fantasme, à la leçon du 21 juin 67, Lacan en fait un modèle typique : « un enfant est battu n'est rien d'autre qu'un arrangement signifiant qui couple \$ et a avec deux caractéristiques : d'une part, la présence d'un objet a, et d'autre part rien d'autre que ce qui engendre le sujet comme \$, à savoir une phrase : un enfant est battu, à ceci près que, là-dessus erre, là-dessus vole cet impossible à éliminer qui s'appelle le regard ».

A ceci près, que ce regard est un regard qui veut voir l'impossible à voir. Dans le même Séminaire, à la leçon du 25 janvier, Lacan ajoute que « Le regard est à chercher dans ce que le voyeur veut voir, mais où il méconnaît qu'il s'agit de ce qui le regarde le plus intimement, de ce qui le fige dans sa fascination de voyeur au point de le faire lui-même aussi inerte qu'un tableau. »

L'écran du fantasme est cette fenêtre qui condense l'impossible à voir ce qui est au-delà de l'écran. Dans le trauma, l'écran est absent. Le sujet est en prise directe avec le point d'horreur de la scène, mais il y est intéressé dans son être d'objet. Non pas que la scène soit forcément horrible, mais qu'elle touche à l'horreur du savoir, au je n'en veux rien savoir qui concerne le sexe et la mort.

Évidemment, c'est là que commencent les déboires symptomatiques qui résultent de l'échec du refoulement chez notre petit sujet, qui, s'il ne veut pas y rester coincé, devra renoncer à l'amour supposé du père.

Examinons aussi l'exemple du sacrifice d'Abraham, évoqué par Lacan dans son Séminaire unique *Les noms du père* du 20 novembre 1963, ce sacrifice qu'on traduit en hébreu par *la akeda* ce qui signifie le ligotage (qui est mise en acte symboliquement, au moment de la cérémonie de la bar mitsva - soit le passage de l'enfant à l'adulte -, avec la pose des *tefillin*, qui sont des liens en cuir contenant des extraits de la Tora correspondant au jour de votre naissance, que l'on enroule autour des bras et de la tête).

Lacan nous demande de nous reporter aux deux tableaux du Caravage que l'on peut voir au musée des Offices à Florence, car la représentation est interdite dans la tradition juive et dont je vous fais remarquer au passage que le titre donné par Caravage est *Le sacrifice d'Isaac*. Je ne vais pas entrer dans le long développement que fait Lacan sur le choix d'El Chaddaï qui s'est posé sur Abraham, Sara et leur fils unique, Isaac.

Ce qui nous importe ici, c'est le pacte d'alliance entre le dieu des Juifs et Abraham, soit ce qu'on appelle la *baraka* en arabe, c'est-à-dire la faveur divine qui donne sa chance au peuple élu (pris dans le sens où c'est le dieu des Juifs qui a fait son choix). Mais ce pacte d'alliance suppose un prix à payer, le sacrifice de cet enfant, Isaac, que le dieu a leur a donné malgré l'âge très avancé de Sara. C'est ce pacte symbolique que l'on retrouve dans la circoncision, qui prélève au passage du 7^{ème} jour de la naissance, la livre de chair. (cf. Le marchand de Venise de Shakespeare)

Ce pacte implique un sacrifice dont le *shofar* est la marque de la perte par excellence. Là c'est la voix comme objet, le cri qui se perd et ébranle à tout jamais la confiance en l'Autre) – qui est la corne arrachée au bélier « primordial » (pourquoi primordial ? parce qu'il était là dans les 7 premiers jours de la création, ce qui fait de lui un élohim, un ancêtre éponyme = qui donne son nom, l'origine donc) qui prendra finalement la place d'Isaac.

Mais la représentation du sacrifice n'est soutenable que du fait d'un reste, qui est soustrait au couteau d'Abraham : le vivant devient \$, séparé à tout jamais de l'objet, comme le lézard qui lâche sa queue dans la panique, pour rester en vie. Mais à la différence du lézard, qui ne parle pas, le \$ n'en demeure pas moins articulé à lui, *a*.

Le poinçon du fantasme $\$ \langle \rangle a$ rend compte de ce dédoublement (bouchon/trou : la représentation pose un voile sur l'effraction de jouissance mais en même temps ce voile trace le contour, le cadre qui délimite, circonscrit la jouissance et fait apparaître encore plus nettement la perte de jouissance qu'implique pour le sujet (S barré) son entrée dans le langage relativement à l'objet *a*, qui lui, est resté dans le Réel, révélant par la même la jouissance qu'il ne faudrait pas.

L'écriture du mathème $\$ \diamond a$, pose au principe de la névrose la logique signifiante comme causalité psychique.

Et voilà comment Freud se détache de la jouissance *fliessienne*, pour entrer seul dans la psychanalyse. C'est un acte de séparation. Il avait donc de bien bonnes raisons d'être de bonne humeur ce jour-là, comme il l'écrit dans cette fameuse lettre 69 !

Il y a un autre point d'entrée qui nous permet assez simplement de distinguer le trauma du fantasme : c'est la place que vient occuper le regard qui est inversée.

Dans le trauma, il n'y a aucune participation du sujet : ça le regarde, il est passif et inclus dans la scène. C'est seulement sa répétition qui donne un signe, de jouissance. Par contre, dans le fantasme, c'est le sujet qui regarde la scène dont il fait un usage de jouissance. Mais nous ne devons pas pour autant nous méprendre sur un détail qui a

toute son importance. Ce n'est pas parce qu'il regarde la scène, qu'il est pour autant actif. Notre sujet voyeur est tout autant passif et inerte que dans le trauma. C'est ainsi que je m'explique pourquoi Freud en fait une position analogue à celle masochisme.

J'en donne un exemple. Élie Wiesel a tenu à assister au procès de Nuremberg parce qu'il pensait pouvoir trouver dans ses bourreaux nazis un trait qui les distinguerait de leurs victimes et il en est ressorti plutôt secoué de découvrir qu'il n'y avait rien qui distinguait un homme d'un autre homme, qu'il fut le bourreau ou la victime.

En fait, venait-il sans doute de découvrir, non seulement que pour l'être parlant, le sentiment de la vie est toujours troué par la question de la mort – ce qu'il savait déjà probablement – mais plus précisément, que cette problématique est interne et non externe.

Cette remarque avait retenu mon attention car lorsque j'avais une douzaine d'années, mes parents m'avaient emmenée visiter les camps et pendant qu'ils me racontaient les horreurs de ce qui s'était passé dans ses lieux, moi je ne voyais que des pelouses bien vertes, des abats jour faits en peau humaine (selon le commentaire écrit au-dessous), qui ressemblaient parfaitement à ceux qui étaient en vessie de porc chez ma grand-mère, les pommeaux de douche étaient identiques à celui de la salle de bains de mes parents. Une seule chose m'arrêta : c'était des griffures sur les murs en béton et les portes en tôle des chambres à gaz parce que ce sont des signifiants corrélés à une représentation évoquant la mort. (Une femme déportée et qui portait donc les stigmates de sa déportation sur son bras, me raconta un jour, qu'elle avait découvert après guerre, la valeur érotique de son matricule, dans sa relation aux hommes).

Nous pourrions donner un exemple simple de la différence entre le trauma et le fantasme : celui qui décrit une scène traumatique réelle qu'il a vécu sur le terrain – les exemples ne manquent pas aujourd'hui -, à quelqu'un qui l'écoute et tente de se la représenter, nous donne une idée assez juste de la répartition trauma/fantasme.

Ce n'est donc pas le Réel qui fait la différence mais le Symbolique. D'un côté, il y a présentation de la Chose non connectée à du sujet et de l'autre, il y a un sujet qui s'en fait une représentation.

Remarquons cependant qu'un événement, aussi traumatisant qu'il puisse être, ne fait pas nécessairement trauma dans l'absolu pour tout le monde. Et lorsque Lacan dit que notre travail consiste à questionner toutes les formes d'évidences selon le doute méthodique si cher à Descartes, je ne pense pas que cela s'applique aux seuls analysants, ni même que cela se limite à la cure. Sinon nous serions dans le standard où à chaque cause, son effet, c'est-à-dire dans le pour tous, l'universalisable, alors que nous sommes dans la logique du pastout. C'est cela, que le fantasme vient recouvrir, boucher, singulièrement, pour chacun.

Il me semble que nous ne mesurons jamais assez l'incidence que les crimes contre l'humanité perpétrés par les nazis pendant la seconde guerre mondiale ont opéré comme remaniement décisif dans notre rapport au monde moderne, où non seulement notre confiance en l'Autre a été sérieusement ébranlée, mais aussi – l'expression, reprise par Lacan est d'André Breton (tirée du discours sur le peu de réalité 1927 Ed Joseph Corti) - « au peu de réalité dénoncée par l'insatisfaction surréaliste » et où désormais le mythe révèle sa valeur de Réel dans le fantasme du névrosé.

Cependant, je voudrais nuancer le propos qui consiste à dire que tout attentat ou catastrophe, si dramatique soit-il, produit obligatoirement un long cortège de traumatisés et qu'il suffit d'ouvrir une cellule de crise, d'effectuer un lavage de cerveau pour effacer le traumatisme supposé. Dans cette démarche charitable, ce qui est éliminé, c'est la position subjective du parlêtre au profit d'un pronostic universel. Or nous ne pouvons affirmer comme postulat, si l'événement extérieur va faire vaciller le fantasme du sujet,

ou pas. Les traumatismes ne sont pas le trauma et ils ne sollicitent pas forcément le fantasme.

Au moment de l'ouverture du procès de Klaus Barbie, le témoignage de Lise Lesèvre me paraît significatif de ce que je souhaiterais maintenant aborder. Après avoir rapporté la longue liste des exactions que Barbie lui avait fait subir, cette très jeune femme est déportée à Ravensbrück, puis affectée à une usine d'armement où elle organise le sabotage des culots d'obus anti-aériens qu'elle doit sertir, elle ralentit la production, inverse les montages. « Monsieur le président, nos obus n'ont pas dû tuer grand monde », dit-elle aujourd'hui avec un petit sourire.

Elle ajoute que pour tenir, elle écrivait sa vie, sur tous les petits bouts de papier qu'elle pouvait trouver. Des années plus tard, alors qu'elle est une femme libre, Lise Lesèvre se penche sur le miroir de sa salle de bain. Derrière elle, la télévision – le son est coupé - retransmet une émission sur Klaus Altmann (nom d'emprunt de Barbie). Alors, dans la glace, elle voit le reflet du visage de l'homme. « Sans comprendre, j'ai été prise d'une frayeur extrême. Je tremblais. »

Que pouvons-nous en tirer comme enseignement supplémentaire ? Le trauma ne prend sa valeur que dans l'après-coup, certes, mais au présent. Ce qui se détache bien dans cet exemple, c'est la mise en cause d'un point où le narcissisme du sujet ne tient plus parce que l'Autre se barre, le laissant seul, sans garantie et souvent sans voix, aux prises avec une jouissance qui vient entamer, trouser, sa vitalité, sa vie même, sans recours possible au Sa phallique qui se dérobe juste en ce point.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que le trauma condense un point de jouissance dans un trait bien singulier, à nul autre pareil, pour chaque sujet. Cette marque indélébile est cicatrice du Réel, autour duquel le fantasme trouve à s'ordonner en logique pour parer au défaut de l'univers. Le fantasme est donc ce vecteur qui va orienter la vie sexuelle du sujet, en suppléant à l'absence de rapport sexuel, au il n'y pas du rapport sexuel.

Mais ce que le sujet s'obstine à ne pas vouloir savoir, à refuser ce qui pourrait faire savoir pour lui, allant même parfois jusqu'au rejet de savoir, comme dans la psychose, c'est que l'univers ex-siste au langage, mais cependant, ne prend son existence que du langage. Cette structure trouée, que le fantasme a pour fonction d'obturer, reparaît dans le symptôme qui fait énigme, comme ce qu'il y a de plus réel pour le sujet.

C'est la raison pour laquelle on pourrait dire du symptôme que, s'il s'avère être l'émergence visible de ce qui cloche et perturbe le sujet, il n'en est pas pour autant lisible directement par lui.

Seule une psychanalyse poussée à son terme, permet à un sujet, là où ça coinçait (le sexe et la mort), une reprise élaborée de ses signifiants majeurs. La construction du fantasme est ce qui permet à un analysant de saisir la nécessité logique de ce montage, donc l'assumer ; ce qui revient à s'en déprendre et parfois même changer de cause pour passer à l'analyste.

Pourquoi Freud revient-il sur cette question du trauma dans l'un de ses tout derniers textes, L'homme Moïse ? Sans doute parce que le trauma, signe l'échec du fantasme, là où la logique signe l'impasse du mythe, parce que parler c'est mentir, au sens où la relativité du Symbolique est tromperie. J'en veux pour preuve l'équivoque signifiante. Lacan disait que pas une phrase ne pouvait échapper à ce qu'elle puisse dire autre chose ; et vous serez j'espère d'accord qu'il en a fait un exercice de style tout au long de son enseignement !

Le sens est le tonneau des Danaïdes, le mythe s'écrit sur un écran, alors que la logique du signifiant nous mène droit au trou, si je puis dire, impossible à supporter.

Cela me pose une question que d'abord je me suis formulée ainsi : la garantie de l'Autre ne tient jamais vraiment, et ce qui fait sa relativité, c'est qu'à la chaîne signifiante, il manque le Sa qui viendrait la boucler sur elle-même (et nous la faire boucler par la même occasion). Cependant, c'est ce manque même qui fait de nous des parlêtres ; donc, est ce que le trauma ex-siste au langage ?

Ça pose la question de ce qui s'éprouve et qu'on ne peut dire. Mais si on ne peut pas nommer, ne serait-ce qu'à minima, c'est-à-dire articuler au Symbolique, même de la façon la plus ténue, alors on ne peut pas y avoir accès et donc on ne peut en avoir aucune idée.

L'objet *a* de Lacan

Journées de l'EPFCL France - 18 & 19 XI 2006

Le sujet prend sa référence de l'objet *a*

Géraldine Philippe

Tel Achille et la tortue ou la bête à deux dos de Platon, ou encore la légende du Graal, l'être parlant court après ce que jamais il ne rejoindra, mais dont il porte cependant la marque, cicatrice indélébile.

De nombreuses légendes rendent compte de ce tourment éternel qui pousse l'humanité à courir, errer et même à s'égarer sur des chemins qui pourraient l'amener à récupérer, à retrouver ce qu'elle a perdu ou à rencontrer ce qui pourrait venir combler ce qui lui manque depuis le temps mythique et soi disant paradisiaque où rien ne lui aurait manquer.

Ce n'est pas le discours capitaliste qui aura chance d'apaiser cette quête éperdue, puisque dans son fonds, il n'est rien d'autre que la forme actuelle de notre mythe moderne : course à la production d'objets tous plus décevants et insatisfaisants les uns que les autres, au regard de cette perte sèche qu'est l'objet *a* ; un de plus à ajouter à la série. Sauf peut-être dans la psychose où il arrive que certains de ces objets de pseudo substitution prennent une valeur de suppléance à la forclusion. (la vieille voiture, don du père ; une photo de sa mère dans sa poche...)

Lacan est assez éloquent dans l'exemple qu'il donne « des voitures, ces objets qui ne servent qu'à meubler les trottoirs à gogo » n'ont rien à voir avec l'objet *a*.

Dans un passage de sa correspondance, Freud dit que, du plus loin qu'il se souvienne, il avait toujours eu la conviction qu'il inventerait quelque chose qui rendrait possible un changement significatif du sort de l'humain. Pari tenu puisque l'offre de la psychanalyse est bien un remède pour stopper hic et nunc, la course infernale du parlêtre pour qui, contrairement au héros du mythe, le temps est compté. (CS/le tps c'est l'objet, faut l'tps)

Mais la solution freudienne semble à tout le moins surprenante, paradoxale, sinon décevante et peu attrayante en tout cas, au regard de ce que le discours capitaliste promet aujourd'hui. Le sujet trouverait une satisfaction dans le fait de passer d'un malheur particulier à un malheur banal.

Pourquoi, plus encore aujourd'hui, un psychanalyste peut-il se trouver fonder à soutenir une telle offre ? La réponse est du côté de l'objet *a* de Lacan.

« Pas moyen de me suivre sans passer par mes signifiants... », telle est la rigueur de lecture que Lacan s'applique à lui-même dans sa reprise des écrits de Freud. La fin de la phrase, bien moins souvent citée, donne pourtant le motif de cet avertissement, en apparence si simple, mais qui requiert pourtant une discipline certaine ; « ... mais passer par mes signifiants comporte ce sentiment qui (...) incite à chercher, selon la formule de Freud, *la petite différence* (laquelle) (...) fait perdre la direction que je (...) désignai ». (Sém. XI, p.198)

C'est donc en lecteur avisé que Lacan reprend avec minutie les textes de Freud dix années durant et qu'il s'attelle à donner une consistance autre qu'imaginaire à cette petite différence. Cette remise à plat de l'œuvre de Freud sera d'abord pour démontrer la

pertinence et l'efficacité clinique et théorique des concepts élaborés et remaniés au fur et à mesure ; puis pour en dégager la portée structurale, certes déjà repérée par Freud, mais où il finira pourtant par donner sa langue au chat, du fait d'une impossibilité logique d'aller au-delà du roc de la castration.

L'enjeu est de taille puisqu'il s'agit pour Lacan, non seulement de se donner les moyens de conclure une cure psychanalytique dans la pratique, mais aussi de prouver et de rendre compte des conditions de cette fin dans la théorie, pour établir la formation du psychanalyste.

Si Lacan critique tant, et à juste titre, les traductions établies par les post-freudiens, et propose de revenir au texte original de Freud, c'est à mon sens parce qu'elles présentent deux obstacles majeurs :

1/ Une lecture un peu trop en diagonale n'aura pas su relever le détail quelquefois discret, qui donne sa solidité à la théorie freudienne. Voilà, pour ce qui nous intéresse ici, qui fait dire à Lacan pourquoi il faut d'abord restaurer le tranchant du texte, si on veut avoir chance de déloger le roc de la castration de l'impasse où Freud a rendu les armes.

2/ Cette lecture oblique et réductrice présente le second inconvénient de laisser inaperçue la perte qu'implique toute traduction, et sur laquelle Lacan a pourtant tellement insisté, bien au-delà de la critique. Je dirai que cette insistance est déjà un indice de l'objet *a*.

Lorsque Lacan parle de traduction, il insiste toujours beaucoup sur ce qu'elle implique de réduction, mais il souligne surtout l'importance de cette perte, elle, irréductible ; et bien ce dont il s'agit, c'est en effet, que l'on perde ; on touche, « que cette perte c'est le réel lui-même de l'inconscient, le réel même tout court. Le réel pour l'être parlant c'est qu'il se perd quelque part, et où ? C'est là que Freud a mis l'accent, il se perd dans le rapport sexuel. » (Enregistrement fait par Patrick Valas de l'intervention de Lacan en 1973 sur France Culture et qui fut publié dans le Coq Héron).

Lacan n'est pas un post-freudien mais bien freudien, comme il aime à le répéter et c'est parce qu'il reprend le projet freudien avec le plus grand soin, qu'il parvient à extraire des dits de Freud remis à leur place, ce Dire que le roc en question, c'est l'objet *a*. (Sém. L'angoisse 1962)

Le Dire est ce qui fait savoir, et à ce titre, il est toujours invention de savoir, selon Lacan. Le Dire n'est pas une élaboration de savoir ; plutôt est-il un court-circuit qui éclaire et participe d'une nomination, non plus cette fois, de la petite différence, mais de la pure différence, radicale celle-ci, et qui touche à ce que le sujet a de plus réel, l'objet *a*.

Ce n'est pas dire que Freud ne conçoive pas qu'il y ait du savoir dans l'inconscient articulé à du sujet, mais à la différence de Lacan, il en fait un savoir déjà là et fini, donc sans reste ; ce qui exclut l'invention de savoir, qui elle, est toujours ex nihilo. Donc Freud fait bien du sujet un effet de langage, manque à être, manque à jouir, mais pas effet de perte.

Dans ses trois textes, La science des rêves, Psychopathologie de la vie quotidienne et dans ce qu'il écrit sur le mot d'esprit, Freud considère que le rêve, le lapsus et le mot d'esprit sont à prendre comme des éléments grossis sous une loupe, dont le sujet donne une forme certes articulée, mais dans une langue qu'il ne connaît pas, énigmatique. D'où son idée de se servir de l'interprétation comme d'une traduction, à la manière dont fut déchiffrée la pierre de Rosette. Mais il oublie là encore qu'elle comporte une perte, que le langage est troué par le Réel de l'objet, donc pas tout.

Lacan note à plusieurs reprises, notamment dans La psychanalyse et son enseignement et dans un passage de Radiophonie, que Freud avait anticipé Saussure,

dans le sens où il avait déjà pris en compte le signifiant et le signifié et la barre entre les deux. Mais il donne à cette barre une valeur de liaison, de même que Saussure.

Lacan prend une autre option : d'abord il inverse le schéma saussurien pour indiquer la prévalence du symbolique sur l'imaginaire ; ensuite il donne à cette barre une valeur séparatrice. Puis il dissocie le signifiant qui manque à la chaîne, de ce qu'il appelle pure perte. Puis il élabore une théorie du désir, absente chez Freud, en usant de l'interprétation pour jouer sur l'équivoque signifiante et viser « l'acause » du désir. Il s'agit donc là, non seulement d'une rupture avec la conception que la philosophie s'en fait, mais aussi avec celle de traduction utilisée par Freud. « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » ne vaut pas seulement dans la pratique de la cure ; le reste oublié vaut aussi bien pour la théorie psychanalytique.

Le passage par la logique signifiante est un forçage qui fait passer la séparation entre ce qui est phallique, le signifiant, et ce qui ne l'est pas, détoure ce reste, comme un pochoir, et fait apparaître l'objet *a* en ombre chinoise, hétérogène au signifiant et pourtant articulé à lui.

Freud pense qu'un rêve est fait pour continuer à dormir. L'homme rêve, veut dire qu'il tient d'autant plus à la singularité de son symptôme, cette petite différence, qu'il s'en fait même une représentation mentale sur mesure ; en quoi il est aristotélicien, tout comme Freud l'était, d'ailleurs. Cette représentation est ce qu'on a autrement coutume d'appeler la pensée. L'homme pense débile ajoute Lacan, car tant qu'il n'a pas au moins un soupçon de ce que veut dire la castration, il n'a aucun moyen de s'y retrouver dans ce qu'est l'inconscient.

Le parlêtre pense le monde comme il le rêve. C'est sa réalité psychique qui trouve à s'organiser dans le fantasme, soit entre un sujet et un objet impensable mais qui pourtant s'impose à lui, « indéniable ». Mais chaque fois qu'il essaie d'attraper l'objet qui se présente, par la représentation, ça rate, car cette petite différence qui cause son désir, pour autant qu'elle n'est pas un objet du monde, il n'y a aucun moyen de se la représenter.

C'est pourquoi il arrive quelquefois qu'un rêve réveille et qu'une pointe d'angoisse soit au rendez-vous, signe de la présence de l'objet *a*. L'angoisse est le signal d'un certain moment, appelé fading, de la relation du sujet à l'objet, qui produit un effet de division sur le sujet.

Dans un entretien autour de la question du vide en architecture et au cinéma, entre Jean Nouvel et Wim Wenders, ce dernier rapporte une petite anecdote, dont je trouve qu'elle illustre bien la présence de l'objet *a*. Enfant, sa mère lui apprenait à lire, insistant avec son doigt, sur les mots imprimés des livres afin de lui en faire retenir l'orthographe. Puis elle le laissait là avec les livres qu'il continuait à feuilleter, et de son petit doigt, il caressait les espaces blancs et vides de mots et à ce moment-là pointait une petite angoisse.

Les manifestations subjectives du Réel donnent des angoisses car elles produisent un évidement. L'objet *a* trouve l'image spéculaire en venant signifier une coupure dans le corps. Cet objet « fatidique » nous dit Lacan, permet dans le Discours analytique, de « défaire la Jouissance rencontrée de la femme dont il est né, c'est-à-dire de retrouver le trou vivide – condensation du latin *vivi* = vivant et de *vide* - de la castration d'où la femme surgit, véridique ».

Donc cet objet n'est ni imaginaire au sens de la représentation, ni symbolique puisqu'on ne peut ni le penser ni le dire non plus. Et pourtant Lacan le nomme de cette dénomination algébrique : *a* italique, (c'est lui qui souligne) car on se sert généralement

de ce type de caractère lorsqu'on veut distinguer un mot du texte, en le sortant de son contexte.

Ce *a* italique, privatif aussi bien, désigne une place, un lieu déserté par le signifiant. « Rond brûlé dans la brousse des pulsions », cet objet *a* si spécifique pour chacun, articulé au sujet sans toutefois être articulable dans la chaîne signifiante, est un objet de la logique que Lacan désigne d'être science du Réel. Il noue des effets de savoir dont s'inaugure le sujet en tant qu'effet de perte. L'objet *a* est une écriture du Réel, déduite de la logique ; pas à lire donc.

Freud n'a pas tiré toutes les conséquences de ce qu'est le sujet de l'inconscient, soit comme le dit Lacan, « l'accord du sujet avec le verbe » c'est-à-dire les relations d'aliénation que celui-ci entretient avec le langage. (*in* La psychanalyse et son enseignement, Ecrits p.441).

Si Lacan laisse entendre que le projet freudien n'est pas si maladroit, notamment dans les rectifications successives du cas Dora à la lueur de ce que Freud a appris de sa jeune homosexuelle, qui l'éclaire sur le passage à l'acte symbolique de celle-ci (la gifle donnée à Mr. K) et l'amène à isoler précisément ce qu'est un choix d'objet, il faudrait cependant compléter par ceci que c'est tout le travail de remplacement puis de remaniement effectué par Lacan dans son enseignement qui donne toute son ampleur à l'invention freudienne de la psychanalyse.

Ainsi, Lacan redéfinit l'inconscient comme traumatique, condensation du trou et du trauma, donne son statut au désir et sa consistance logique à l'objet *a* comme ce qui le cause.

Quid du maniement de l'objet a dans la cure ?

Notre malheureux en question se présente souvent bien embarrassé par son manque symptomatique qu'il considère comme une anomalie, et ce qu'il demande n'est rien d'autre que d'en être débarrasser et il est prêt à le donner séance tenante à l'analyste. Qu'il dise de quoi il souffre nous donnera une idée de ce après quoi il court (pour reprendre notre exemple de départ), c'est-à-dire comment il s'égare dans le rapport qu'il entretient avec son partenaire sexuel, et qui n'est jamais sans incidence sur ses études, son travail, c'est-à-dire dans ses choix d'objet.

Son rêve d'harmonie s'avère être une mauvaise rencontre et fait vaciller son organisation fantasmatique, lui fait perdre les pédales. « Nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. Là, les pédales sont radicalement perdues ; c'est même ce qui spécifie ce qu'on appelle généralement l'être humain ; sur ce point il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là. C'est en ça que Freud avait raison de parler de ce qu'il appelle la sexualité. Disons que la sexualité, pour le parlêtre, est sans espoir. » dit Lacan. Ce qui ne fait pas rapport est logique mais non formulable dans la structure.

Ce qu'il ne sait pas, notre malheureux, c'est que cet objet fatidique comme dit Lacan est constitutif de son désir et qu'à ce titre, il ne peut pas le perdre. L'amour alors permettrait-il une sortie par le haut puisque « Donner ce qu'on n'a pas, à quelqu'un qui n'en veut pas, parce que ce n'est pas ça » en est est une définition.

La réponse de la psychanalyse proposée par Freud, c'est l'offre géniale de l'association libre dont le répondant est ce ludion logique, l'objet *a* forgé par Lacan à l'usage du psychanalyste. Plus l'analysant s'avance dans le dispositif, plus il creuse le manque à dire

ce qu'il est, pour l'autre et pour lui-même, jusqu'à révéler l'objet qu'il est : Un trou dans le Réel qui a fonction de cause ; mais non ce qu'est l'objet, car on n'en pas l'idée.

Le malheur banal, terme qui a l'inconvénient d'évoquer le drame et que Lacan substitue à celui de malédiction – évoquant plutôt le tragique cette fois, et dont nous savons qu'il a une face comique - n'est rien d'autre que ce que le sujet ne peut pas perdre, à savoir son objet *a*. Comment cesser d'en rêver et de courir après, si on admet que ni le raisonnable ni la résignation n'est le programme d'une psychanalyse ?

Lacan pousse le bouchon d'un cran supplémentaire, en disant qu'à la fin d'une analyse, ce qu'on peut faire de mieux c'est, ce symptôme le redoubler, c'est-à-dire assumer sa petite différence, réelle celle-là, mais en cessant d'y croire. Il s'agit en quelque sorte de redoubler le trou (- x - = +) pour franchir la capture imaginaire du fantasme. C'est donc une construction de ce dont on n'a pas l'idée qui arrime le sujet du côté du réveil prouvant qu'un savoir a été pris sur l'objet.

Ne s'agirait-il alors que d'une question à rapporter au style propre à chacun ? Sans doute, si on considère que le style comporte toujours une adresse... à la fonction Père ou à l'inconscient structure, conséquences comprises dans l'une ou l'autre option.

Je voudrais laisser le dernier mot à Lacan qui ne rate jamais une occasion de chasser le pathétique de la psychanalyse : « Que l'analyste vive dans un courant d'air pour prouver qu'il n'a froid ni aux pieds ni aux yeux, ni à la gorge, prix à payer pour que remonte la cote du savoir... La sélection sera structuraliste ou ne sera pas. Voilà où gîte l'objet *a*. »
(in D'une Réforme dans son trou)

Novembre 2006